168. Val-Richer, Mardi 23 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

Absence, Deuil, Diplomatie, Discours du for intérieur, Enfants (Benckendorff), Relation François-Dorothée, Réseau social et politique

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1838-10-23
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Incipit

- Je me lève tard. J’ai mal dormi
- pour moi du moins
- pour vous ce serait probablement une bonne nuit.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°199/221-222

Information générales

LangueFrançais

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1598?context=pdf

Cote

- 473, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/329-333

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°168 Mardi 23 Octobre, 8 heures et demie

Je me lève tard. J'ai mal dormi ; pour moi du moins ; pour vous, ce serait probablement une bonne nuit. Vos nuits dépendent de vos jours ; votre santé de votre âme. J'y pense continuellement. Il y a de l'irrémédiable. du moins pour nous ; nous n'y pouvons rien actuellement directement. Les circonstances peuvent amener, là où se décide ce qui vous touche, des raisons de changement qui amèneraient à leur tour le changement. Nous ne les prévoyons pas aujourd'hui ; mais elles peuvent venir. Je le crois unforgiving, implacable, mais non contre son propre intérêt, son moindre intérêt bien clair. Mais il n'y faut pas compter, j'en conviens ; il faut s'arranger comme si cela ne se pouvait pas. Ce que je voudrais pouvoir vous dire, c'est de combien d'affection et de soin j'entourerai, votre solitaire établissement. Je sais tout ce qui vous manque tout ce qui manque à votre cœur, à votre journée. Je sais ce qui m'empêche souvent moi-même de faire tout ce que je voudrais. Mais je veux tant que je ferai beaucoup beaucoup. Je me sens inépuisable pour vous. En fait de monde chez vous, hors de chez vous, en fait de passe-temps vous en aurez à peu près tant que vous voudrez. Votre salon est formé, à présent ; les habitudes sont prises ; la conversation, le petit mouvement social qui vous plaisent ne vous manqueront pas. Voilà pour la surface, au fond dearest, nous comblerons ensemble les vides, nous soignerons ensembles les plaies. Je vous aime tendrement. Le temps, l'absence, la connaissance plus complète de votre caractère, de votre esprit de vous toute entière, tout cela fait que je vous aime toujours autant, plutôt davantage. Vous savez que mes paroles n'exagèrent jamais mes sentiments. Vous savez que je suis doux à vivre. Je le serai pour vous, avec vous, plus que vous ne savez. Il y a bien du vide, bien de l'amertume dans votre situation ; j'y mettrai beaucoup de baume, beaucoup de tendresse. Vous vous souvenez de mon défi, dans nos premiers temps. Vous me direz un jour, si j'avais raison.
J'ai gardé hier mes hôtes jusqu'à cinq heures. Aujourd'hui, je vais dîner à Lisieux, demain aussi. Je mets les morceaux en quatre. Le retour de Lord Durham sera un avènement à Londres. Je ne sais qu'elle position il s'y refera ; mais je comprends que celle de Québec ne lui convienne pas. Revient-il cependant sans attendre son successeur, sans donner à son gouvernement le temps de pourvoir aux affaires du Canada ? Ce serait une boutade d'enfant gâté. Il y est sujet. Les Granville en sont-ils inquiets ? Je crois assez à leur jugement sur la situation, et les chances de leur cabinet. Ils sont éclairés, par une passion, leur désir de rester à Paris. Je la partage pour eux, quoique, non à cause d'eux.

10 heures
Je suis fâché que votre fils vous quitte avant que j'arrive. J'avais espéré qu'il vous resterait encore quelques jours ! Je suis charmé que vous en soyez contente. Ses qualités qu'il a valent mieux plus on en jouit. Je reçois une lettre de M. de Broglie

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1598?context=pdf

qui me dit qu'en effet il ne vient pas à Broglie. Cela me met à l'aise. Je craignais toujours qu'il ne vint au moment où je veux partir. Il est bien triste, mais il reprend ses occupations intérieures. Il est très content de son fils. Adieu. Je serais en effet très bien aux Tuileries. J'y serai. Adieu. Adieu. Bien tendrement adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 168. Val-Richer, Mardi 23 octobre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-10-23.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 28/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1598

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMardi 23 octobre 1838
Heure8 heures et demie
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

N° 168 Mardi 23 Octobre — 8 heures et demie.

45 473

Je me lève tard. J'ai mal dormi; pour moi du moins; pour vous, il serait probablement une bonne nuit.

Vos nuits dépendent de vos jours; votre santé de votre âme. J'y peux continuellement. Il y a de l'irrémédiable, du moins pour vous; vous n'y pouvez rien actuellement, directement. Les circonstances peuvent amener, là où se décide le qui vous touche, des raisons de changement qui amèneraient à leur tour le changement. Vous ne les prévoyez pas aujourd'hui; mais elles peuvent venir. Je le crois unforgiving, implacable, mais non contre son propre intérêt, son moindre intérêt bien clair. Mais il n'y faut pas compter, j'en convient; il faut s'arranger comme si cela ne se pouvait pas. Ce que je voudrais pouvoir vous dire, c'est de combien d'attention et de soin j'entourerai votre solitaire établissement. Je sais tout ce qui vous manque, tout ce qui manque à votre cœur, à votre journée. Je sais ce qui m'empêche souvent moi-même de faire tout le bien que je voudrais. Mais je veux tant que je ferai beaucoup, beaucoup. Je me sens inépuisable pour vous. Un fait le monde chez vous, hors de chez vous, un fait le pays vous en aurez, à peu près tant que vous voudrez. Votre salon se forme

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1598?context=pdf

à présent ; les habitudes sont prises ; la conversation, le petit mouvement social qui vous plaisent ne vous manqueront pas. Voilà pour la surface. Au fond, chacun, pour combler ensemble le vide, nous soignerons ensemble les plaies. Je vous aime tendrement. Le temps, l'absence, la connaissance plus complète de votre caractère, de votre esprit de votre toute entière, tout cela fait que je vous aime toujours autant plutôt davantage. Vous savez que mes paroles n'exagèrent jamais mes sentiments. Vous savez que je suis doux à vivre. Je le serai pour vous, avec vous, plus que vous ne savez. Il y a bien du vide, bien de l'amertume dans votre situation ; j'y mettrai beaucoup de baume, beaucoup de tendresse. Vous vous souviendrez de mon désir, dans vos premiers temps. Vous me direz un jour si j'avais raison.

J'ai gardé hier mes hôtes jusqu'à cinq heures. Aujourd'hui, je vais dîner à Lisieux, demain aussi. Je mets les morceaux en quatre.

Le retour de Lord Durham sera un événement à Londres. Je ne sais quelle position il s'y refera ; mais je comprends que celle de Québec ne lui convienne pas. Revient-il lestement sans attendre son successeur, sans donner à son gouvernement le temps de pourvoir aux affaires du Canada ? Ce serait une boutade d'enfant gâté. Et y est-il déjà ? Les Granville en sont-ils inquiets ? Je crois allez à leur jugement sur la situation et les chances de leur cabinet.

Ils sont éclairés par une passion, leur désir de rentrer à Paris. De la partage pour eux, quoique non à cause d'eux.

Le temps.

Je suis fâché que votre fils vous quitte avant que j'arrive. J'avais espéré qu'il vous retiendrait encore quelques jours. Je suis charmé que vous en soyez contente. La gaieté qu'il a valent mieux plus ou moins jouer.

Je reçois une lettre de M. de Broglie qui me dit qu'en effet il ne viendra pas à Broglie. Cela me met à l'aise. Je craignais toujours qu'il ne vînt au moment où je veux partir. Il va bien toujours, mais il reprend des occupations intérieures. Il est très content de son fils.

Adieu. Je devais en effet très bien aux Tuileries. J'y serai. Adieu. Adieu. Bien tendrement adieu.